

Théâtre : « Par les villages », ou la beauté des « barbares »

Critique

Dans sa nouvelle création, le metteur en scène Sébastien Kheroufi relit *Par les Villages* de l'auteur autrichien Peter Handke. Il en transpose l'histoire dans une cité de banlieue française et donne la parole aux plus humbles des périphéries.

Béatrice Bouniol, le 06/02/2024



Le metteur en scène Sébastien Kheroufi met en scène la pièce de l'allemand Peter Handke *Par les villages*.

CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Un homme, parti à la ville et devenu écrivain, revient dans son village. Il retrouve son frère et sa sœur qui, eux, y sont restés. Sur cette trame, l'écrivain Peter Handke, il y a environ quarante ans en Autriche, a tissé une pièce sertie de longs monologues poétiques, *Par les villages*. Un récit en quatre tableaux, dont s'empare aujourd'hui le metteur en scène Sébastien Kheroufi, après Claude Régy en 1983 et Stanislas Nordey en 2013.

Celui qui a proposé l'année dernière une lecture très personnelle d'*Antigone*, dont il transposait l'histoire dans une plaine algérienne, poursuit son travail, tendu par le désir de faire entendre le répertoire le plus exigeant à un large public. Mais une histoire particulière le lie aussi au texte de Handke, tant celui-ci l'a foudroyé, alors qu'il découvrait le théâtre après une formation en mécanique et des années de petits boulots. Un livre, le premier de sa vie raconte-t-il, où il a reconnu sa propre histoire.

Dans l'adaptation qu'il en offre, imaginée en étroite relation avec Peter Handke, le village autrichien devient une de ces banlieues françaises des années 1960, poussées en quelques années sur des champs de blé, semblable à celle de Meudon-la-Forêt où Sébastien Kheroufi a grandi. Le mot « village » a été remplacé par « cité », rare modification apportée au texte original. Le revenant écrivain se nomme

Brahim, son frère, ouvrier, Amar et sa sœur, vendeuse, Sofia. Demeure l'essentiel. L'éloignement social et géographique, la distorsion des regards, l'âpreté des jugements, la maladresse des gestes. L'ignorance et la culpabilité, la rancune et l'oubli.

Au Théâtre des Quartiers d'Ivry, c'est l'espace dépouillé de la Manufacture des Œillets, l'ancienne salle des machines qui absorbait jadis des centaines d'ouvriers, accueille dans un premier temps la solitude de Brahim (Lyes Salem). Hésitant au seuil de son « village » d'antan et guidé, à bonne distance, par son étrange voisine Nova – la rappeuse Casey dont la scansion magnifie de bout en bout le texte de Handke.

La suite se joue dans une salle à l'étage. Changement de décor. Une multitude d'hommes et de femmes, pour la plupart âgés de moins de 30 ans, arpentent la scène, qui passe de la cacophonie au silence, de la lumière crue au crépuscule du deuil et à la pénombre des commencements. De cet espace vivant s'élèvent par moments d'autres langues – créole, arabe, ou espagnole, cette dernière portée par l'interprétation tout en finesse d'Anne Alvaro.

Un chœur de villageois pour associer les habitants

Là se déploie aussi le chœur des « villageois ». Fidèle au projet de sa compagnie La tendre lenteur, Sébastien Kheroufi s'est entouré d'habitants et d'habitantes d'Ivry pour sa création. Une soixantaine d'amatrices et amateurs ont ainsi accompagné les répétitions depuis le mois de novembre, pour incarner le cœur d'Ivry dans sa diversité, de la simple présence physique à l'interprétation. Le dispositif sera reproduit dans les différents endroits où se jouera le spectacle.

« *Retour en barbarie* », annonce un surtitre dans un coin. Tels les Grecs qui forgèrent ce mot pour désigner les étrangers à la cité hellénique, Brahim ne partage plus rien de ce monde. Ni le quotidien exténuant d'Amar (Amine Adjina) et de ses collègues ouvriers qu'un Algeco dévoile au centre de la scène. Ni les rêves de douceur de Sofia (Havet Darwich) qui, à son tour, tente de dessiller les yeux de ce frère si lointain, insensible à la chaleur d'une boutique qu'il voit, sûr de ses choix en tout opposés, comme un servage.

Dense, complexe, le texte de Handke ne laisse aucun repos, interpellant sans relâche le public – et le monde – et mettant parfois les comédiens en difficulté. Mais l'énergie qui irradie la salle, sans doute née de cette rencontre bien réelle entre comédiens et habitants, emporte les réserves. Le final servi par Casey nous laisse éreintés et galvanisés. S'installent ensuite le souvenir de la beauté des « barbares » et la certitude de l'égalité des vies.

Jusqu'au 11 février au Théâtre des Quartiers d'Ivry puis du 16 au 18 février au Centre Pompidou et le 27 février à L'Azimut-Antony/Châtenay-Malabry.